

Tu oublies d'abord que ton angoisse du début venait d'un sentiment bien plus ignoble encore. Tu te disais, sans y croire au fond : « Si elle disparaissait, ce serait toute ma vie romanesque par terre. J'avais réussi une vie impossible et tous mes secrets iraient éclater aux yeux de ceux qui n'en sont pas dignes. Faut-il que la société me rattrape aussi vite ? Ne pouvais-je avoir une femme et un enfant à l'insu du monde ? » Et quand la certitude de sa condamnation s'est installée en toi, tu as aimé ton malheur à venir comme une auréole. Rappelle-toi ce que Francis t'avait avoué un jour, en s'en vantant, à son habitude. Quand il était enfant, il se représentait avec complaisance une catastrophe, un grand incendie, qui eût détruit entièrement sa famille, jusqu'aux parents les plus éloignés, venus de fort loin pour un anniversaire, tandis que lui seul en eût réchappé. Il se voyait vêtu de noir des pieds à la tête, en face de ses dix cercueils et recevant les condoléances d'une foule atterrée du prodige de son destin. Sans doute, tendre héros, tu ne t'en es félicité que pendant trois secondes. Et tu as bataillé contre toi des jours entiers pour avoir eu un tel sentiment. De même voulais-tu profiter de ces derniers jours pour exprimer le mieux du monde à Marie-Anne ce qu'elle était pour toi. Tu n'as rien dit ou presque. Tu préparais des tendresses qui ne pouvaient sortir. Elle aura gardé de toi avant son départ l'image d'un chien attentif qui n'en peut mais.

Puisqu'elle était perdue, qu'avais-tu besoin de gâcher vos dernières heures communes à faire les gestes, à donner les soins les plus inutiles ! Que ne lui as-tu donc parlé ! Que ne lui as-tu offert ces derniers jours de véritable vie et non pas d'existence feutrée, de taupinière, comme en clinique ! Tu avais peur, en te déclarant de nouveau, de lui découvrir sa mort. De l'effrayer en lui exprimant un

amour où les paroles n'avaient pas eu jusque-là beaucoup de part. Tu étais tout occupé à lui mentir sur son état, et les serments que tu brûlais de lui faire, tu ne les as pas prononcés. Comme si l'on savait ce que pensent les autres avant de passer. Comme si elle n'avait pas en elle assez de courage pour faire l'innocente. Comme si ses prières de la fin ne disaient pas tout. Et ses confidences à sa sœur que tu as apprises récemment. Elle lui disait : « J'ai confiance un jour sur deux. Je vois bien chaque matin que je m'en vais. Aujourd'hui encore je surveillais les visages de ceux qui entraient chez moi. Je n'avais pas vu Lefaon depuis trois jours et, si forte que soit son habitude, malgré ses paroles d'espoir, il a des yeux qui ne trompent pas. Je me rappelle comment il m'avait regardée la dernière fois. J'ai vu qu'il m'a trouvée très changée. Pour vous, ce n'est pas la même chose, puisque vous ne me quittez pas. » Le plus lamentable venait de sa délicatesse. Elle voulait éviter, elle aussi, de vous rendre plus malheureux en montrant qu'elle aussi savait. Vous vous mentiez l'un à l'autre, pour reculer le moment du déchirement total. À vrai dire, elle seule aura eu raison. Lorsqu'un an plus tard, tu as deviné la vérité, qu'elle ne se trompait pas sur son état, tu n'as senti qu'un coup sur une cicatrice. Déjà la blessure était fermée et tu avais admis qu'elle avait disparu. Disparu à jamais. Même pendant son agonie, tu ne t'es pas bercé d'un mystère, d'une poésie de ton enfance. Ce qui est fini est fini. On ne se revoit pas. On ne se reverra jamais. Quelle insulte à votre douleur que cette invention-là ! On peut se permettre de ne pas souffrir à bon compte. Viverolles a péri dans un sinistre, dirait-on aussi bien, et vous retourneriez à Viverolles. Non pas. « J'aimais Marie-Anne pour ce qu'elle était, une fois, dans le temps, et pas l'idée de Marie-Anne. Ce qu'il y

avait d'inconnaissable en elle et pas ce que j'en pouvais raconter. Or il ne me reste que cela, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas elle. »

N'y croyant pas, tu continues pourtant à déchirer ces lambeaux. Reviens encore sur ces détails dont tu as tout tiré. Elle disait des phrases encore nobles, comme tant de malades, ceux qui s'indignent doucement : « Ça suppure ! », comme s'ils désavouaient leur corps. Et dans ses crises, on l'entendait comme du fond d'un puits protester : « Ma pauvre cervelle ! J'ai la tête qui fuit. Ah ! ce torrent ! Je ne sais plus où je vais. » Avec horreur, tu rapprochais ces paroles de l'ivresse. Tu restais près d'un lit où se crispait un être inconnu, déformé, éœurant. Et tu parlais doucement à cette chose qui n'entendait pas, qui n'avait rien de commun avec Marie-Anne et dans laquelle Marie-Anne était engloutie corps et biens. Tu restais là des heures sans la voir émerger de nouveau. Enfin, une minute après sa mort, tu as entendu ces borborygmes intolérables dans ce corps jusque-là silencieux. Tu te relevais de son cœur contre lequel ton oreille avait collé si fort que tu n'entendais que les propres battements de ton sang et tu t'y reprenais sans cesse. Soudain, tu avais su qu'elle était morte et à ce moment même le corps avait pris une place considérable, déplacée. Il était évidemment de trop. On ne le connaissait pas. On avait hâte de l'enfourer. De se débarrasser de ce grand témoin inutile.

Comme l'on s'habitue à l'intolérable, comme on le regrette vite ! Que n'aurais-tu donné pour l'entendre encore bêler son agonie ? Pour pouvoir toi-même déplacer ses membres qui n'obéissaient plus. Et pourtant elle n'était alors déjà plus là. Un jour elle t'avait dit se trouver parfois si mal qu'elle ne sentait plus vivre en elle que ce qui n'allait pas : ses maux de tête, sa respiration difficile,

sa poche de fiel à l'estomac. Comme dans les radiographies où le colorant n'injecte qu'une partie de l'organisme, Marie-Anne ne faisait plus corps avec le reste de son corps. Et tu espérais pourtant qu'elle en reprendrait un jour possession. Voilà qu'elle l'avait abandonné sur un lit.

Tu t'effrayais de vivre autant, tes idées bouillonnaient véritablement dans ta tête, juste au moment où elle venait de te quitter. Tu te rappelais les colères de Francis contre ses parents. Comme tout serait fade, disait-il, si les autres à vos côtés ne s'en allaient jamais ! Allons, tu avais fait ton devoir, il était peut-être en un certain sens préférable que sa maladie se fût trouvée de celles qui sont inévitables, contre lesquelles on est entièrement désarmé. Tu ne te rongeras pas en te disant qu'on aurait pu la sauver. Déjà tu essayais de limiter ta peine, d'en faire le tour, parce que tu ne l'éprouvais pas comme elle serait, et qu'on ne sent jamais exactement ce qu'on a craint ou attendu, à heure fixe. Malgré toi, tu as joué. D'un geste las, la gorge serrée, tu refusais au dîner un aliment que tu n'avais jamais aimé. Autant de bénéfice au compte de ta peine. Et quelques semaines plus tard, ton malheur t'était encore une excuse à des retards prolongés sans raison, avant d'aller à des rendez-vous, des engagements professionnels devant lesquels tu n'étais que lâcheté. Car il avait bien fallu en parler à ton père, la grand-mère seule pouvant recueillir Marielle, mais tu n'as pas su cacher à des indifférents la nouvelle de ton drame. Sans l'avoir fait absolument exprès, mais simplement pour n'avoir pas à te forcer. Si tu y gagnais un certain poids social, tu n'en étais pas si fâché. Voilà aussi de quoi tu es fait.

Une vieille amie de la famille de Marie-Anne avait surgi tout à coup, pour la veillée. Tu l'aurais bien renvoyée si son père avait pu le comprendre. Que savait-elle, que

venait-elle faire dans ce foyer? Son air gourmand, de spécialiste, t'avait donné un coup au cœur. Elle s'était installée dans un fauteuil comme si on l'attendait, comme si une bonne partie prévue de longue date allait venir. Rien de plus irritant que ces questions à voix basse, cette quête de détails qu'elle faisait. Tout ce qu'il ne fallait pas dire y avait passé. Et quand enfin tu avais pu la remercier, pour qu'elle disparût à jamais de ces heures – et elles en seraient pour toujours souillées –, elle avait répondu : « Oh ! non, ne me remerciez pas. J'ai l'habitude. » Et comme le père protestait : « Si, si, avait-elle assuré d'un air succulent, j'aime beaucoup. » Six mois plus tard, rencontrée par hasard chez la sœur de Marie-Anne, elle t'avait accompagné de force au cimetière. Elle nettoyait la tombe en bonne ménagère, arrangeait des fleurs en étoile, jetait les feuilles mortes comme les miettes de la table, et faisait d'un ton simple quelques remarques pratiques. La besogne faite, apparaissait l'artifice. Le masque torturé, les yeux au ciel, les mains crispées, et prosternée à demi, elle palpitait des mandibules. Puis tout à coup redressée, elle trottinait dans les allées en parlant du temps, de son retard et du bedeau de Saint-Germain-de-Charonne qu'elle connaissait de longue date.

La mise en bière resterait aussi un souvenir assez immonde. On tremble de peur quand on soulève le corps de le voir se casser en deux. On découvre de sinistres taches sur les draps. Déjà les fleurs vous soulèvent le cœur, dont le parfum mêlé à celui de la mort est si pénétrant que, même à table, et loin de la chambre du cadavre, les aliments prennent aussi ce goût. Affreuse procession devant laquelle chacun se révolte en silence, où l'on va embrasser une grande masse froide écœurante avec qui l'on n'a rien de commun. Sa sœur même, à la dernière

seconde, n'y collait pas les lèvres et les serrait dans le vide, en fermant les yeux, près de ce front décoloré. N'oublie pas non plus l'air solennel, prometteur, de l'homme penché sur son père pour lui dire à l'oreille : « C'est vous, monsieur, qui conduisez le deuil », comme si ç'avait été une compensation honorifique. Et cette promenade dans Paris, derrière le corbillard, en ressentant comme en toi-même les cahots du cadavre sur chaque mauvais pavé. Elle se tassait, elle glissait d'un coin à l'autre, elle chavirait dans sa boîte. Tout se finissait par un trou où l'on allait la descendre, la fermer et la laisser, pour reprendre, et très tranquilles – le permis d'oublier décerné –, les occupations abandonnées pour une quinzaine. Le soir même, avoue-le donc, sous le prétexte que plus rien ne semblait préférable à rien, et qu'il n'y avait aucune raison de blâmer ou d'estimer quoi que ce fût, tu étais entré dans un cinéma. Tu entendais les autres rire, et tu ne cacheras pas que déjà malgré toi tu as ri et oublié, pendant quelques secondes, les événements de la matinée. Es-tu donc à ce point incapable de rester en face de ton destin ? Pourquoi n'éprouves-tu jamais que malgré toi, quand tu t'y attends le moins, les chocs les plus graves de ta vie ? Est-ce une règle commune que les autres n'avouent pas ?

Mais après cette phase d'étrange insensibilité à tout, en est venue une nouvelle, plus incroyable, celle de tes rêves. Toi qui en avais peur à l'avance, qui les imaginais suivis de réveils désastreux, qui t'aurait dit combien tu les désirerais plus tard ! C'était tout de même un peu d'elle qui revenait alors, et d'une Marie-Anne imprévisible, frémissante, et dont la voix, le visage et les gestes ne pouvaient tromper. Alors que tu n'aurais su, même autrefois, la dessiner, il suffisait de la nuit pour te ressusciter le plus précis des portraits.

Tu faisais des rêves autour d'elle, ou plutôt c'était Marie-Anne qui t'en faisait. Le rêve était pour toi, malheureux Saint-Genès, le seul recours contre la mort. Tu préférerais pleurer le sang en cauchemar que de ne pas la revoir du tout. Tu la retrouves entièrement, en des traits mêmes que tu ne savais pas avoir si longuement fixés. Et tu lui fais répéter certaines de ses phrases pour t'assurer que c'est bien sa vraie voix.

Une nuit, tu te trouvais devant un lit vide, aux draps plats. Et son père te disait : « Vous ne devez pas rester là, vous voyez bien qu'il n'y a plus rien, que le lit est vide, qu'on l'a emportée. » Brusquement une forme se tendait sous le drap, le soulevait peu à peu, et le drap s'y appliquait comme un masque. Pour ne pas effrayer son père, tu mentais, tu l'engageais à se retirer : « Non, vous avez raison, rien ne bouge, je vais partir. » Le drap avait bougé, un éclair illuminait le lit, le père se retournait. À la place où l'on devinait la bouche, celle-ci s'ouvrait et disait : « Il n'y a rien, il n'y a rien. » Vous souleviez le drap et tu te réveillais.

Plus tard, chez des peintres que tu n'avais pas revus depuis sa mort, on ne parlait pas d'elle et personne n'osait aborder ce lamentable sujet. Chaque parole se détachait, profondément inutile, la gêne augmentant après chaque pauvre effort que certains faisaient pour parler. Puis venait un pesant silence. Chacun se retournait, se cachait la figure dans les mains, dans son mouchoir. Toi, tu regardais dans la rue. C'était interminable. Et soudain là-bas, à l'angle d'un boulevard, une ombre passait qui était Marie-Anne. Tu sautais sur la porte. Tu disais : « Je vous annonce une surprise extraordinaire ! Attendez-moi. » Et tu courais après elle, mais sans la retrouver, et tu comprenais seulement que tu t'étais trompé. Tu n'osais revenir

chez ces amis, sans ta surprise, et tu tournais sans fin autour de leur maison.

Quelque temps après, tu la voyais de nouveau sur son lit de mort, et c'étaient encore ses derniers moments. Et toi qui n'es pas croyant, tu l'interrogeais sans pitié, comme si sa réponse avait été d'une importance capitale, en répétant sans cesse : « Et Dieu? Tu crois en Dieu? » Elle te regardait d'un air effrayé, sans pouvoir parler, en agitant imperceptiblement les lèvres.

Une autre nuit elle était vivante, mais s'étonnait de l'attitude de ceux qui venaient la voir. Ils avaient l'air triste, et comme s'ils avaient un secret à cacher. On l'accablait de prévenances, on s'inquiétait de la voir debout, on fermait les portes derrière son dos, elle apercevait dans le couloir des fournisseurs qui marchaient sur la pointe des pieds. Et quand elle leur demandait des explications, ils disaient qu'il n'y avait là rien d'étrange, qu'elle s'inquiétait inutilement, qu'il ne fallait pas s'imaginer de malheurs. Que ceux-ci arrivaient trop souvent. Qu'à force d'avoir des appréhensions, on faisait naître les catastrophes. Elle les mettait tous à la porte et se retournait vers toi. Et tu ne pouvais pas lui dire qu'elle était morte, qu'on l'avait enterrée. Qu'elles étaient deux. Elle paraissait tout près de deviner. Elle disait : « C'est un affreux malentendu. Je suis sûre qu'il y a un malentendu. » Et tu savais qu'on avait accordé à Marie-Anne de revivre, mais tu ignorais si c'était pour longtemps. Tu désirais qu'elle n'eût que de la joie pendant ces derniers jours, tu proposais une promenade et dès qu'elle avait accepté tu te reprenais, craignant les dangers du dehors, le froid, les accidents, le manque de soins. Elle te rassurait : « Je ne t'ai jamais vu aussi indécis et inquiet. Tu vois pourtant que tout va bien. » Puis elle fronçait les sourcils, portait la main à sa tête et tu

l'interrogeais aussitôt : « Tu n'as pas mal ? » Elle répondait : « Mais ce n'est rien. Ce sont ces discussions dans le vide qui me fatiguent. » Toi, tu savais au contraire que la rémission, la faveur de la résurrection étaient passées. Qu'elle allait recommencer sa maladie et qu'elle ne sortirait plus de sa maison. Il ne fallait pas qu'elle apprît la vérité, qu'elle avait déjà passé pour morte et qu'on l'avait veillée. Alors tu imaginais un subterfuge. À tout hasard, de peur qu'elle n'apprît tout d'un autre et qu'elle n'y résistât pas, pour la préparer tu lui racontais, comme un cauchemar que tu avais eu, sa maladie, sa mort et les jours qui avaient suivi. Marie-Anne, après t'avoir écouté sérieusement, te conseillait : « Il faut aller voir un médecin, mon chéri, tu es trop nerveux. »

Dans un autre rêve, dans une rue animée, tu la rencontrais dans la foule et tu en restais stupéfait. Tu lui prenais la main, tu la serrais comme dans un étau, et tu l'entraînais à l'écart. Alors tu l'insultais presque : « Mais c'est une ignoble plaisanterie ! Qui vous a permis de me jouer un tel tour ? Qui êtes-vous pour vous déguiser ainsi ? » Elle assurait qu'elle était bien Marie-Anne, mais que, pour des raisons dont elle ne pouvait rien révéler, elle avait dû disparaître. « Mais comment, disais-tu, as-tu pu simuler une aussi grave maladie ? – J'étais malheureuse pour toi, et j'en pleurais souvent les nuits, mais il n'y avait pas d'autre ressource que d'obéir. – Mais, insistais-tu, j'ai bien vu que tu ne respirais plus, on ne peut pas rester immobile deux journées entières. – La chambre était mal éclairée. Le médecin était de connivence. Mes parents savaient tout. – Enfin, protestais-tu, et le cercueil ? Il était lourd, et non pas vide. – Ah, racontait-elle, tout s'est passé après. Quand vous avez quitté le cimetière, quelqu'un a entendu du bruit au fond de la tombe, on m'a remontée,

et l'on m'a emmenée dans une clinique. » Alors tu pleurais de rage et de colère et tu criais : « Comment? il y a dix jours de cela, et l'on ne m'a pas prévenu? » Mais tu te reprenais enfin : « Après tout, tu es là, je te demande pardon, toute cette horreur est oubliée, nous n'en reparlerons jamais. » Et vous disparaissiez ensemble le long de rues interminables.

Le lendemain même de sa mort, alors qu'elle reposait dans sa chambre et que tu étais tout proche, tu avais rêvé cinq minutes, épuisé, dans un grand fauteuil. Elle était revenue pour te dire : « Comment suis-je partie? » Tu répondais : « Oh, doucement, sans bruit, sans presque t'en apercevoir. » Elle s'étonnait, désappointée, presque humiliée. Et tu lui souriais pour dire que ce n'était pas sa faute.

Une autre fois, la scène se passait rue de Médicis. Ton père arrivait dans la librairie, avec un air mystérieux, et t'entraînait dans son bureau. « Il faut être fort, disait-il, j'ai pour toi une surprise inimaginable. Mais je t'en prie, parle-moi un peu de ta femme, ce que tu ne fais jamais. » Tu montrais sa photographie. « Cela, reprenait-il, je le connais depuis longtemps. Non, je voudrais que tu m'expliques comment elle souriait, si elle avait un accent, quelles robes elle préférerait. » Tu secouais la tête, tu assurais que ces évocations ne servaient à rien, que cette bonté était maladroite, qu'il fallait te laisser à ta solitude. Mais il insistait à propos de l'accent. Tu disais enfin qu'elle avait l'air de chanter lorsqu'elle prononçait ces mots à propos d'une chose longtemps désirée : « Comme il me tarde... comme il me tarde... de la recevoir! » Ton père te quittait un moment et revenait d'un air bouleversé : « Oui, c'est elle, elle parle ainsi », s'écriait-il. Il t'entraînait de nouveau dans la librairie. Il allait au-devant d'une

femme habillée comme une mendicante, embarrassée, fixant le sol et ne comprenant pas ce qui lui arrivait. « Je vous ai reconnue », disait ton père. Et tu lui faisais comprendre que ce n'était pas vrai, que Marie-Anne ne ressemblait nullement à cette femme et que cette scène était intolérable. La pauvre protestait de son innocence, disant qu'on l'avait entraînée. Tu claquais la porte en pensant qu'il fallait punir ton père ou te tuer d'un coup de couteau et tu l'entendais répéter sans cesse : « J'avais cru bien faire, elle avait cet accent. »

Quelquefois aussi un autre rêve se répétait : Marie-Anne venait de mourir et tu te trouvais seul avec elle. C'était dans un grand château. Tu ouvrais une porte sur un corridor où donnaient toutes les chambres des autres invités. On t'apercevait et l'on venait aux nouvelles. « Comment va-t-elle ? », te demandait-on. Tu répondais : « Assez mal », et tu refermais brusquement la porte. Tu ne voulais pas d'effusions. Ton mensonge en même temps te faisait honte. Et voici qu'un bal devait avoir lieu ce même soir et, par pitié pour les autres, pour retarder aussi les condoléances et l'invasion de la chambre par ces invités, tu ne l'avais pas décommandé. Toute la nuit, tu entendais passer dans ce corridor des farandoles, et fuser des rires qui couvraient une musique de clavecin. Tu te disais : « Barricadons-nous. Espérons que je cacherai sa mort jusqu'à demain matin. » Tu faisais d'ailleurs plus d'attention au bal, à tes précautions, à ton pauvre cache-cache, qu'à Marie-Anne. Tu la regardais moins que la porte de la chambre ou que ta montre dont les aiguilles n'avançaient pas.

Plus tard encore, c'était à Viverolles. Tu t'énervais en entendant ta grand-mère vanter les qualités d'une paysanne qui deviendrait la nourrice de Marielle. Il te semblait

que toutes ces louanges étaient agressives. On laissait entendre que la petite fille, après tout, ne serait que mieux élevée loin de sa mère. Que Marie-Anne n'avait pas de santé, que les premiers mois de Marielle en avaient souffert, et que, somme toute, c'était plutôt un avantage que ce grand malheur. Le ton de ta grand-mère te faisait contracter les muscles des mâchoires, et soudain tu sentais couler tes larmes. Lefaon, qui voyait la consternation sur tous les visages, emmenait les assistants dans une autre pièce en disant : « Laissez-le. Si vous saviez comme il l'aimait ! » Cette petite phrase faisait redoubler tes sanglots.

Peu à peu tes rêves se sont espacés. Mais les thèmes ne changeaient toujours pas. Et tu ne retrouvais jamais une Marie-Anne d'avant sa mort, mais constamment celle qui marchait au-dessus du précipice.

En quittant sa chambre, tu descendais avec Francis un immense escalier tournant. Ton ami te demandait la vérité sur son état et tu la lui disais à voix basse. Alors Francis s'oubliait et hurlait tout à coup : « Perdue, elle est perdue ! » Tout l'escalier en tremblait, la voix montait jusqu'au cinquième étage où Marie-Anne, sortie à pas de loup de chez elle, écoutait sur le palier. Toi qui l'apercevais alors, tu ne perdais pas la tête et tu répondais à Francis, aussi fort qu'il avait crié : « Mais, ah çà ! tu deviens fou ! Je te dis qu'elle sera remise dans un mois. » Mais là-haut Marie-Anne secouait son visage, et ses cheveux dénoués tombaient comme des lianes lorsqu'elle se penchait vers toi. Tu remontais en courant. Elle te regardait lui rapporter des mensonges. Non, elle savait qu'elle était perdue depuis longtemps. Elle souriait d'un pauvre sourire, montrant ses gencives, et te disait : « J'ai su que c'était fini depuis que j'ai vu qu'elles étaient blanches. » Alors tu protestais, et tu lui disais de prendre un miroir.